



l'envoûté

W. Somerset Maugham

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





l'envoûté

© Copyright by the Royal Literary Fund
Tous droits réservés pour la traduction
© Les Éditions du Sonneur, 2015 pour la présente édition
Conception graphique: Sandrine Duvillier
Image de couverture: *Autoportrait* de Gauguin
© RMN-Grand Palais (musée Maurice-Denis) / Benoît Touchard
Relecture: Fabienne Texier
ISBN: 978-2-37385-260-8
Dépôt légal: mai 2022

Ouvrage publié avec le concours de la Région Île-de-France.



Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

l'envoûté

W. Somerset Maugham

Traduit de l'anglais par E. R. Blanchet
Traduction révisée par l'éditeur,
avec la collaboration d'Anne-Sylvie Homassel



LA PREMIÈRE FOIS QUE MA ROUTE croisa celle de Charles Strickland, je fus, je dois l'avouer, incapable de discerner en lui quoi que ce soit d'extraordinaire. Et, cependant, rares sont ceux aujourd'hui qui ne reconnaissent pas son immense stature. Je ne parle pas de cette grandeur qui est celle à laquelle parvient l'homme politique chanceux, le soldat victorieux : celle-ci est une qualité qui dépend du poste que l'on occupe ; que le vent change, et cette grandeur est réduite à de modestes proportions. Le Premier ministre qui abandonne son maroquin n'est plus perçu, la chose est courante, que comme un pompeux discoureur ; le général sans armée n'est plus que le héros pusillanime d'un bourg commerçant. La grandeur de Charles Strickland était des plus authentiques. Peut-être n'appréciez-vous pas son œuvre : néanmoins, vous pouvez difficilement lui refuser le tribut de votre attention. Strickland trouble, surprend. Le temps est révolu où l'on pouvait s'en moquer ; ce n'est plus être excentrique que de le défendre, ni pervers que de le louer. Ses défauts sont désormais considérés comme le

revers nécessaire de ses mérites. Il est encore possible de débattre de la place qu'il occupe dans le monde des arts ; l'adoration de ses admirateurs est peut-être tout aussi irraisonnée que le mépris de ses détracteurs, mais s'il est un fait dont on ne peut douter, c'est qu'il avait du génie. La chose la plus intéressante en art est, à mon sens, la personnalité de l'artiste. Lorsqu'elle est singulière, je suis prêt à pardonner tous les défauts de l'homme, aussi nombreux soient-ils. Vélasquez était, je pense, plus talentueux que Le Greco, mais la coutume tempère quelque peu l'admiration qu'on peut lui porter, tandis que le Crétois, sensuel et tragique, nous offre le mystère de son âme comme un sacrifice ambulante. L'artiste – peintre, poète ou musicien – nourrit le sens esthétique par ses ornements, sublimes ou magnifiques ; mais il y a là quelque chose qui se rapproche de la pulsion sexuelle et recèle un peu de sa sauvagerie : l'artiste dépose aussi à vos pieds l'un des plus grands dons, qui est lui-même. La recherche de son secret fascine, tout comme une enquête policière. C'est une énigme qui partage avec l'univers l'avantage de ne pas avoir de réponse. La plus insignifiante des œuvres de Strickland porte la marque d'une personnalité étrange, tourmentée, complexe. C'est sans doute ce qui empêche même ceux qui n'aiment pas sa peinture d'y être pour autant indifférents ; c'est aussi ce qui a suscité un intérêt si singulier pour sa biographie et sa personnalité.

Il fallut attendre quatre ans après la mort de Strickland pour que Maurice Huret écrive dans le *Mercure de France* un article qui sauva le peintre inconnu de l'oubli et pava la route qu'ont suivie depuis, avec plus ou moins d'obéissance, les critiques qui ont succédé à Huret. Pendant des années, nul théoricien de l'art n'a joui d'une autorité aussi incontestable que ce dernier. Comment ne pas être impressionné par ses déclarations ? Elles paraissaient extravagantes ; elles ont été confirmées par des arbitrages récents, et la réputation de Charles Strickland s'élève aujourd'hui sur les fondations qu'Huret a posées. L'essor de cette célébrité est l'une des péripéties les plus romanesques de l'histoire de l'art. Cela étant, je ne me propose pas de traiter de l'œuvre de Charles Strickland, sauf lorsqu'elle interfère avec sa vie privée. Je ne puis être du même avis que ces peintres qui prétendent, non sans orgueil, que le profane ne connaît rien à la peinture et qu'il ne peut démontrer son estime à l'égard de leur travail qu'en se taisant – et en sortant son carnet de chèques. Grotesque malentendu que de voir dans l'art un artisanat qui ne serait parfaitement intelligible qu'au seul artisan qui le pratique : l'art est une manifestation d'émotion, et l'émotion parle une langue que tous peuvent comprendre. Certes, le critique qui n'a pas de connaissance pratique de la technique utilisée, je l'admets, est rarement à même de donner son avis sur la valeur réelle de

l'œuvre; et mon ignorance en la matière est presque totale. Fort heureusement, je ne serai pas amené à prendre de si grands risques: mon ami Edward Leggatt, auteur très capable et admirable peintre, a en effet discuté de l'œuvre de Strickland de manière fort détaillée dans un petit livre¹, charmant exemple d'un style qui est souvent cultivé avec moins de bonheur en Angleterre qu'en France.

Dans son célèbre article, Maurice Huret a donné de la vie de Charles Strickland un aperçu habilement destiné à stimuler la curiosité des lecteurs. Huret, dont la passion pour les arts est des plus désintéressées, voulait très sincèrement attirer l'attention d'un public éclairé sur un artiste d'une extrême originalité. Mais il était trop bon journaliste pour ignorer que l'« aspect humain » lui permettrait d'atteindre plus facilement son but. Et, lorsque ceux qui avaient eu l'occasion de rencontrer Strickland jadis – écrivains qui l'avaient connu à Londres, peintres qui l'avaient croisé dans les cafés de Montmartre – découvrirent avec stupéfaction que celui qu'ils avaient pris pour un artiste raté, parmi tant d'autres, était de fait un génie qu'ils avaient côtoyé, fleurirent alors dans les revues de France et des États-Unis toute une série d'articles, souvenirs d'Untel, critique d'un autre, qui ajoutèrent encore à la célébrité de Strickland et nourrirent, sans l'assouvir, la curiosité du

1. *A Modern Artist: Notes on the Work of Charles Strickland*, Martin Secker, 1917.

public. Le sujet était assez excitant, et l'industriel Weitbrecht-Rotholz, dans son imposante monographie², a pu fournir une remarquable liste de spécialistes.

La faculté de fabriquer des mythes est intrinsèque à l'espèce humaine. Avidement, celle-ci s'empare du moindre incident, surprenant ou mystérieux, qui a émaillé la carrière de ceux qui se sont distingués d'une manière ou d'une autre de leurs contemporains, et invente une légende à laquelle elle voue une croyance fanatique. C'est la manière qu'a le romanesque de protester contre la banalité de la vie. Les anecdotes de cette légende fournissent au héros son plus incontestable passeport pour l'éternité. Le philosophe ironique remarquera, non sans sourire, que Sir Walter Raleigh est plus profondément gravé dans la mémoire de l'humanité pour avoir déplié son manteau devant la Reine Vierge – afin qu'elle puisse le fouler – que pour avoir fait flotter le drapeau anglais en des contrées inconnues. La vie de Charles Strickland fut obscure. Il se fit plus d'ennemis que d'amis. Rien de surprenant, en ce cas, à ce que ceux qui écrivirent sur lui aient eu la tentation de délayer leurs maigres souvenirs avec quelques fantaisies plus débridées ; il est évident de surcroît que le peu que l'on savait à son sujet était assez singulier pour aiguillonner le

2. *Karl Strickland: sein Leben und seine Kunst*, Ph. D. Schwingel & Hanisch, Leipzig, 1914.

gratte-papier à l'imagination romanesque. Il y avait bien des éléments dans sa vie qui relevaient de l'étrange et de l'effroyable – dans sa personnalité quelque chose d'excessif et dans son destin plus d'un trait pathétique. Avec le temps s'est constituée une légende riche en détails que l'historien le plus raisonnable hésiterait à contredire.

« Historien raisonnable » : deux mots qu'on ne peut guère appliquer au révérend Robert Strickland. Fils de Charles, il a écrit, de son propre aveu, une biographie de son père³ « pour ôter crédit à certaines conceptions fausses qui passaient pour vraies » concernant la dernière partie de la vie de celui-ci, erreurs qui « avaient causé de grandes souffrances à des individus encore en vie ». De toute évidence, une famille respectable ne pouvait être qu'embarrassée par ce qui se disait généralement de Charles Strickland. La lecture de l'ouvrage du révérend m'a grandement amusé, ce dont je me félicite, car ce livre est terne et sans ressort. Robert Strickland y dresse le portrait d'un excellent mari et père, au tempérament doux, travailleur et d'une grande moralité. Les hommes d'Église de notre siècle ont, de par leur étude approfondie de cette science qui a nom, je crois, l'exégèse, acquis une stupéfiante facilité à éluder les questions ; mais la subtilité avec laquelle le révérend Strickland « interprète » tous les événements qu'un fils dévoué se doit

3. *Strickland: The Man and His Work*, Wm Heinemann, 1913.

de retenir de la vie de son père le conduira certainement, en temps et en heure, à occuper les plus hautes fonctions dans son Église. Je vois déjà ses musculeux mollets gainés de la soie épiscopale. Il a pris des risques, indiscutablement, peut-être par esprit chevaleresque, car il est fort probable que la légende dans sa perception actuelle ne soit pas pour rien dans la célébrité croissante de Strickland. Nombreux sont ceux qui sont venus à son art parce qu'ils détestaient son personnage ou compatissaient aux circonstances de sa mort ; si bien que les efforts bien intentionnés du fils ont singulièrement refroidi les admirateurs du père. Il n'est pas fortuit que quand l'une des œuvres les plus importantes de Strickland, *La Femme de Samaria*⁴, fut vendue chez Christie's, peu après la publication de la biographie du révérend, elle eût perdu deux cent trente-cinq livres par rapport au prix auquel elle avait été acquise, neuf mois plus tôt, par un distingué collectionneur dont la mort subite avait occasionné cette nouvelle transaction. La puissance et l'originalité de Charles Strickland auraient à peine suffi à renverser ce processus si la remarquable faculté mythopoïétique de l'humanité n'avait point fait fi, avec impatience, d'une biographie ne répondant en rien à son

4. Le tableau est décrit ainsi dans le catalogue de Christie's : « Une femme nue, native des îles de la Société, est couchée sur le sol, près d'un ruisseau. Derrière elle, un paysage des tropiques avec palmiers, bananiers, etc. ; 152 cm x 122 cm. »

désir d'émerveillement. C'est alors que le Dr Weitbrecht-Rotholz a publié la somme qui a su faire taire enfin les doutes de tous les amoureux des arts.

Le Dr Weitbrecht-Rotholz appartient à cette école d'historiens qui pensent que la nature humaine est encore plus horrible que ce que l'on peut imaginer. Le lecteur se distraira davantage en compagnie de leurs ouvrages qu'en celle d'auteurs qui prennent un malin plaisir à représenter les grandes figures romanesques en parangons des vertus domestiques. Pour ma part, je serais bien marri de penser qu'il n'y avait entre Antoine et Cléopâtre que des relations purement économiques ; et, Dieu merci, il faudrait bien plus de preuves qu'un archiviste ne pourra jamais en collecter pour me convaincre que Tibère était un roi aussi exemplaire que notre George V. Le Dr Weitbrecht-Rotholz a réservé un traitement tel à la naïve biographie du révérend Strickland qu'on peut difficilement s'empêcher d'éprouver une certaine compassion pour l'infortuné pasteur. Ses chastes réticences sont jugées hypocrites, ses circonlocutions ne sont rien de plus, selon le docteur, que des mensonges ; son silence est une odieuse trahison. Le Dr Weitbrecht-Rotholz s'empare des faiblesses de l'ouvrage, répréhensibles chez un auteur mais excusables chez un fils, pour accuser les Anglo-Saxons dans leur ensemble de pruderie, de duperie, de vanité, de tromperie, de ruse

et de nullité gastronomique. Pour ce qui me concerne, je crois qu'il était fort imprudent de la part de M. Strickland – lequel voulait réfuter l'existence largement avérée d'une certaine « mésentente » entre son père et sa mère – d'avoir cité la lettre dans laquelle Charles Strickland, alors à Paris, parlait de son épouse comme d'une « excellente femme ». Le Dr Weitbrecht-Rotholz a en effet reproduit cette missive en fac-similé; le passage auquel le révérend fait allusion est en fait le suivant : « Dieu maudisse mon épouse. C'est une excellente femme. Ah, si elle pouvait brûler en enfer. » Ce n'est pas ainsi que l'Église, dans ses grandes heures, traitait les preuves importunes.

Le Dr Weitbrecht-Rotholz, ardent admirateur de Charles Strickland, n'a jamais été tenté de le blanchir. Son œil d'aigle a toujours détecté les motifs les plus odieux dans des actions qui avaient toutes les apparences de l'honnêteté. Il était psychopathe aussi bien que spécialiste des arts; le subconscient n'avait presque pas de secrets pour lui. Aucun mystique n'a pu distinguer de si profondes significations dans les éléments les plus communs – le mystique voit l'ineffable, le psychopathe l'indicible. Il y a quelque chose de curieusement fascinant dans le spectacle qu'offre le Dr Weitbrecht-Rotholz lorsqu'il va chercher dans la vie de son héros la moindre péripétie le montrant sous un mauvais jour. Son cœur vibre de compassion quand il

exhibe un exemple de cruauté ou de mesquinerie; il exulte, tel un inquisiteur devant le brasier où brûle l'hérétique, quand il parvient, par quelque anecdote oubliée, à confondre le révérend Strickland et sa piété filiale. Stupéfiante industrie que celle du Dr Weitbrecht-Rotholz. Rien n'est assez minime pour avoir échappé à sa vigilance. Si Charles Strickland avait oublié de payer l'une de ses notes de blanchisserie, vous pouvez être certain que le Dr Weitbrecht-Rotholz la reproduirait in extenso. Même chose si le peintre s'était abstenu de rendre une demi-couronne empruntée à quelque connaissance.



On a déjà tant écrit sur Charles Strickland qu'il peut sembler superflu d'y ajouter encore. D'ailleurs, l'histoire d'un peintre, c'est son œuvre. À dire vrai, je suis de ceux qui l'ont le mieux connu; je l'ai rencontré bien avant qu'il songeât à la peinture, et assez souvent à Paris pendant les années difficiles de ses débuts. Pourtant, si les hasards de la guerre ne m'avaient conduit à Tahiti, je n'aurais sans doute jamais rédigé mes souvenirs sur lui. C'est là, comme chacun sait, qu'il termina sa vie, et j'y ai rencontré des gens qui avaient partagé son intimité. Je suis donc à même de jeter quelque lumière sur la période la plus ignorée de sa tragique car-

rière. Si les admirateurs de Strickland ne se trompent pas, le témoignage de ceux qui l'ont connu en chair et en os ne saurait être sans intérêt.

Que ne donnerions-nous pas pour les mémoires de celui qui aurait été aussi lié au Greco que je le fus à Strickland ?

Mais je ne cherche pas à me réfugier dans ces piètres excuses. Je ne sais plus qui conseillait à ses prochains d'accomplir tous les jours, pour le salut de leur âme, deux choses détestables. Sage conseil, que j'ai scrupuleusement suivi : tous les jours, je me lève et vais me coucher. Mais il y a dans ma nature une solide veine ascétique. J'ai donc soumis ma chair à une mortification encore plus sévère, de nature hebdomadaire. Je lis toutes les semaines le supplément littéraire du *Times*. C'est une discipline salutaire que de considérer la multitude de livres qui sont écrits, les espérances avec lesquelles les auteurs saluent leur publication, et le sort qui leur est dévolu. Comment un livre peut-il faire son chemin dans une foule si dense ? Sans compter que le succès d'un ouvrage ne dure qu'une saison. Dieu sait ce que l'auteur a subi, les amères expériences qu'il a dû endurer, le chagrin qui l'a ravagé avant de pouvoir donner au lecteur quelques heures de relaxation, un moyen de faire passer l'ennui d'un trajet. Et, si j'en juge par les articles, nombre de ces livres sont écrits avec soin et talent. Leur composition est méticuleuse ; certains même sont le résul-

tat de toute une vie de travail. La morale de cette fable est pour moi la suivante : l'écrivain doit tirer sa gratification du plaisir que lui donne son travail, du soulagement qu'il éprouve à être libéré de ses pensées ; indifférent à toute autre récompense, il ne doit se soucier ni des louanges, ni des critiques, ni de l'échec, ni du succès.

Nous sommes aujourd'hui en guerre, et cela fait naître de nouvelles postures. La jeunesse s'est tournée vers des dieux que nous, plus âgés, ne connaissions pas, et l'on peut déjà apercevoir ce vers quoi se dirigeront ceux qui nous succèdent. La génération montante, n'ignorant pas la force et prisant le tumulte, s'abstient de frapper à la porte. Elle fait tout simplement irruption et s'installe à nos places. L'air vibre du fracas de leurs hurlements. Parmi les anciens, quelques-uns tentent, en imitant les fantaisies de la jeunesse, de se convaincre que leur temps n'est pas révolu ; ils beuglent avec les plus vigoureux, mais ces cris de guerre sonnent creux dans leurs bouches. Ils sont semblables à ces pauvres débauchées qui croient, à l'aide du pinceau, du fond de teint et de la poudre, à l'aide d'une trop vive gaieté, retrouver les illusions de leur printemps. Les plus sages vont leur chemin drapés dans une décente grâce. Il y a dans leur sourire contenu quelque chose d'une indulgente moquerie. Ils se souviennent d'avoir, eux aussi, piétiné une génération trop satisfaite, avec la même bruyante

ardeur, le même mépris; ils savent d'emblée que ces courageux hérauts devront eux aussi céder la place. Personne n'a le dernier mot. Le nouvel évangile était vieux déjà lorsque Ninive s'élevait vers les cieux de toute sa grandeur. Ces nobles paroles qui semblent si originales à ceux qui les profèrent ont été prononcées une centaine de fois auparavant, sur des intonations à peine différentes. C'est l'éternel mouvement du pendule, de la roue qui tourne.

Il arrive parfois qu'un homme survive, de l'époque à laquelle il avait sa place jusqu'en un temps qui lui est étranger: il donne alors aux curieux l'un des spectacles les plus étranges de la comédie humaine. Qui, aujourd'hui, par exemple, se souvient de George Crabbe, ce célèbre poète dont le génie était reconnu en son temps avec une unanimité que la complexité accrue de la vie moderne a rendue assez peu commune? Ayant appris sa technique à l'école d'Alexander Pope, il écrivait des fables morales en distiques rimés. Puis vinrent la Révolution française et les guerres napoléoniennes; les poètes chantèrent d'une nouvelle voix. M. Crabbe continua d'écrire ses fables morales en distiques rimés. Il avait lu, je pense, les œuvres de ces jeunes gens qui faisaient alors si forte impression dans le monde: sans doute les trouvait-il médiocres. Ce qui était le cas de bon nombre d'entre elles, bien sûr. Mais les odes de Keats et de Wordsworth, un ou deux poèmes de Cole-

ridge, une bonne dizaine de Shelley, exploraient des royaumes de l'esprit jusqu'ici inconnus. M. Crabbe était aussi mort qu'un gigot – mais il continuait de composer ses fables morales en distiques rimés.

J'ai lu sans enthousiasme les œuvres de la jeune génération. Il se trouve peut-être parmi eux un Keats plus fiévreux, un Shelley plus éthéré dont le monde retiendra les publications. Je suis incapable de le dire. J'admire leur perfection ; ils sont en dépit de leur jeunesse si accomplis déjà qu'il semble absurde de parler d'écrivains prometteurs. Leur bonheur stylistique m'ébahit ; mais leurs œuvres ont beau être copieuses (vu leur vocabulaire, ils ont certainement lu le *Thesaurus* de Roget au berceau), elles n'ont aucun goût pour moi. Ils savent trop de choses, éprouvent de manière trop évidente. Je digère assez mal la cordialité avec laquelle ils me tapent dans le dos, l'émotion avec laquelle ils se jettent dans mes bras. Leur passion me semble quelque peu anémique, leurs rêves un tantinet ennuyeux. Je ne les aime pas. Je suis rangé sur l'étagère. Je continuerai d'écrire mes fables morales en distiques rimés. Mais je serais bien sot de m'y livrer dans un autre but que celui de me distraire.

